

Mont Foster Le mal invisible

Daniel Racine

Numéro 323, juillet 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95092ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Racine, D. (2020). Mont Foster : le mal invisible. *Séquences : la revue de cinéma*, (323), 20–20.



MONT FOSTER

LE MAL INVISIBLE

DANIEL RACINE

Les chemins qui mènent vers la réalisation sont tous uniques, bien que plusieurs suivent un parcours assez classique: une école établie, une série de courts métrages et ensuite un premier long métrage, financé ou non par les institutions. C'est pourquoi il est fort intéressant de voir arriver Louis Godbout, cinquantaine entamée et ancien professeur de philosophie. Après avoir scénarisé en anglais le film américain *Coda* (réalisé par Claude Lalonde et mettant en vedette Patrick Stewart et Katie Holmes), Godbout prend les commandes et met en scène son scénario pour le drame psychologique *Mont Foster*.

Les premières minutes de cette œuvre faste s'ouvrent sur une épigraphe de Nietzsche («Le monde n'apparaît justifié qu'en tant que phénomène esthétique», tirée de *L'origine de la tragédie*) suivie par une illustration du poème *Le roi des aulnes* de Johann Wolfgang von Goethe (l'animation d'Élise Simard est somptueuse, elle qui illustre aussi les dessins du personnage de Chloé), mis en musique par Franz Schubert. Cette entrée dans le monde de Chloé est capitale pour bien comprendre les failles et les forces de cette femme meurtrie, endeuillée. Dans *Le roi des aulnes*, le père cavalier porte son fils, qui se sent pourchassé par une entité fantomatique dans la forêt qu'ils traversent ensemble. Son père le rassure, lui affirmant que c'est seulement le bruit des feuilles et le brouillard qui altèrent son jugement. Mais finalement, une fois à destination, le père constatera le décès de son enfant dans ses bras.

Ce contexte très cérébral du cinéaste met la table pour l'arrivée de Mathieu et Chloé dans le chalet de cette dernière, détail qui peut sembler anodin, mais qui aura une importance dans les prises de décisions et surtout le rapport de force entre les deux protagonistes. Dans les splendeurs automnales de cette montagne de l'Estrie, cette illustratrice et ce procureur, aussi auteur de romans à ses heures, s'isolent dans cette maison qui semble flotter dans les nuages, à un point tel que les oiseaux se tuent dans leurs grandes fenêtres qui les entourent. Chloé implore alors Mathieu de trouver une solution pour avertir les volatiles du danger. Sinon, dans ce décor féérique, impossible d'y voir un drame, car ce drame est intérieur. Chloé le porte en elle, l'entend un peu partout entre les branches des arbres qui lui sifflent le son d'une scie mécanique tranchant le calme de la nature, brisant la quiétude de leur château moderne.

Louis Godbout mène habilement *Mont Foster*, avec assurance et intelligence. Rien n'est laissé au hasard dans cette histoire riche en intertextualité, du choix d'une pièce musicale aux dialogues sur un père ayant tué ses enfants, les références abondent sans pourtant être criantes. Les spectateurs pleinement présents y trouveront de multiples sources pour nourrir leur appétit cinéphilique, avec des échos de films controversés comme *Antichrist* de Lars von Trier et *Mother!*, de Darren Aronofsky, dans lesquels les mères oscillent entre

tristesse et folie. Dans *Mont Foster*, cette mère, c'est Laurence Leboeuf qui lui donne chair et conscience, une interprétation fine et tout en retenue, l'un de ses plus beaux rôles au cinéma. À ses côtés, Patrick Hivon, juste et droit, qui cache ses émotions, pour de multiples raisons liées à l'intrigue.

Il faut aussi souligner le solide travail sonore de Stéphane Barsalou, Jean-Philippe Savard et Hans Laitres, qui découpe bien les multiples frontières entre le réel et les états d'esprit de Chloé. Combiné avec l'envoutante musique de Ramachandra Borcar (qui avait déjà signé l'ambiance d'un film similaire, *Jaloux*, de Patrick Demers), l'univers sonore de *Mont Foster* nous habite bien après le visionnement.

On aurait aimé un peu plus d'audace dans la mise en image sobre et éthérée de Jean-François Lord, capable de nous surprendre comme il l'a prouvé dans ses collaborations avec Charles-Olivier Michaud (*Anna*, *Exil*, *Snow and Ashes*). Et même si l'intrigue secondaire, qu'a écrite Louis Godbout, nous donne une scène très révélatrice sur la distanciation de Mathieu par rapport à Chloé, elle freine légèrement l'intensité de la chute qui déboule sous nos yeux. Mais ne boudons pas notre plaisir, *Mont Foster* est une belle carte de visite pour un nouveau cinéaste qui aime combiner dans le cinéma, tous les arts et les réflexions qui l'animent. ▲